

Un souvenir de Jacques Lacarrière

Jean Guiloineau

Novembre 1963

Depuis bientôt deux mois, le Groupe de Théâtre Antique de la Sorbonne répète *Ajax*, la tragédie de Sophocle, dans une traduction et une mise en scène de Jacques Lacarrière. François Joxe, étudiant en architecture, qui deviendra plus tard metteur en scène, est un Ajax bouleversant. Guerrier sombre, humilié par Athéna qui l'a rendu fou au moment où il allait tuer les Atrides qui l'ont trompé. Pour protéger Ulysse, la déesse a détourné son épée. Croyant assassiner les chefs grecs sous les murs de Troie, il n'a massacré que les bœufs du troupeau de l'armée. Un carnage de boucher. L'homme obscur à l'honneur perdu, tendu comme un arc jusqu'à se rompre, s'adresse au chœur, composé de ses soldats:

Ecoutez mes amis ce que j'ai encore appris et compris : c'est qu'on ne peut haïr un ennemi sans se dire qu'on l'aimera sans doute un jour, et qu'on doit aimer ses amis même si l'on sait que leur amitié passera. Rien n'est fixe, rien n'est immuable, pas même l'amour ou la haine !

Pour nous, qui avons vingt ans, cette parole vieille de vingt-cinq siècles dans les mots de Jacques prenait une dimension particulière. Je revois encore le visage douloureux de François, pendant ses dernières imprécations (*Ajax* va bientôt se suicider en se jetant sur son épée fichée en terre). J'entends encore sa voix presque nasillarde, aiguë, tragique. À chaque répétition, plus tard à chaque représentation, j'en étais ému. Je tenais le rôle du coryphée qui regarde impuissant le désespoir de son roi.

Pendant les pauses, Jacques (un ancien, il avait joué la Cassandra d'*Agamemnon* d'Eschyle à Épidaure en 1947 !) nous racontait la guerre de Troie, Ulysse, le théâtre grec, Phrynichos, Périclès. Après les répétitions, à la Maison des sciences rue des Ursulines, à la Maison des lettres rue Jean Calvin, on allait à quelques-uns boire un verre rue Soufflot. Jacques nous racontait ses voyages, Ithaque, Athos, les dendrites des *Hommes ivres de Dieu*, l'ouzo qu'il avait bu, assis au café « Chez Ajax » dans l'île de Salamine, devant la plaine marine.

Moi qui sortais de mon village et de mon lycée de province, je découvrais le monde. Il avait les yeux clairs et la voix de Lacarrière, à peine copain, déjà modèle. Je désespérais de l'avenir, de mon avenir. Je venais de lire *Aden Arabie* de Paul Nizan. Je savais que « *tout menace de ruine un jeune homme* ». Je le disais à Jacques. Je le faisais rire. Quand j'allais le voir dans son minuscule appartement, au dernier étage d'un immeuble de la rue de la Collégiale, il me montrait les galets lumineux qu'il avait trouvés sur une plage de l'Attique et qui perdaient leurs couleurs quand on les sortait de l'eau. Avec un archet de violon classique, il me jouait des airs de là-bas sur un étrange petit violon à deux ou trois cordes rapporté des Balkans.

Sa Grèce ne ressemblait pas du tout à celle de mes livres d'histoire. Elle avait des plages blanches, des musiques déchirantes, des voix venues du fond des âges. Le soleil y brillait presque trop fort. J'avais retenu une maxime de La Rochefoucauld qui me faisait penser à Baudelaire : *Le soleil et la mort ne se peuvent regarder en face*. Jacques me faisait lire *La Petite Gare*, un recueil de nouvelles d'un jeune soviétique, Iouri Kazakov.

Rue Jean Calvin, la répétition se poursuit. Le coryphée est le chef des guerriers d'Ajax. Je suis sursitaire, si peu militaire, et je serai réformé quelques années plus tard. Mais cette guerre de Troie durait depuis trop longtemps. La guerre d'Algérie venait de se terminer. Huit ans ! Nous avons lu *La Question* d'Henri Alleg dans nos lycées de province, croyant accomplir un acte clandestin de résistance. Comme Jean Moulin. Pour moi tout s'y prêtait : j'étais au lycée Marceau, à Chartres ! Nous avons manifesté au quartier latin et à Charonne contre cette guerre. Et déjà la guerre américaine du Vietnam mobilisait nos ardeurs poétiques. Le coryphée chantait sur une musique inspirée d'Ivan Semenov :

*Finiront-elles jamais ces années de guerre et de peine,
Ces années qui se succèdent sans relâche,
Où, chaque jour, le poids des armes
Et des malheurs se fait plus lourd ?
Finira-t-elle jamais
Cette guerre sous les murs de Troie,
Honte des hommes, honte des Grecs ?*

*Celui qui le premier a inventé la guerre,
Celui qui le premier a inventé les armes,
Les armes de haine,
Les armes de mort,*

*Les dieux auraient dû le précipiter dans les Enfers
Ou l'engloutir dans les profondeurs infinies de l'espace
Car c'est lui le fléau des hommes,
C'est lui l'auteur du premier mal.*

*La guerre a tué mes amours...
La seule compagne de mes nuits
Est cette terre troyenne, dure et froide,
Où nous dormons, trempés, glacés par la rosée...*

Alors que nous répétions *Ajax*, rue Jean Calvin, à Paris, un soir de novembre 1963, lors d'une pause, quelqu'un est venu nous dire qu'il venait de se passer quelque chose d'important. On en parlait à la télévision, dans une pièce au bout du couloir. Nous sommes tous allés voir. Un speaker, comme on disait à l'époque, a annoncé que le Président John Fitzgerald Kennedy venait d'être assassiné à Dallas.

Ce soir-là, alors que j'écoutais cette nouvelle incroyable, debout à côté de Jacques, j'ai compris que la guerre de Troie n'était pas finie. Et qu'elle ne finirait sans doute jamais. Sophocle nous disait la vérité.

En plus, je ne suis jamais allé boire un ouzo « chez Ajax », à Salamine, malgré la promesse que j'ai faite un jour à Jacques.

Paris mars 2007